

Céline Minard

# Le Grand Jeu

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Émilie Colombani

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016

Les cinq hommes sont repartis avant que le soleil ne passe derrière la montagne. Le pilote préfère éviter les vols de nuit et les huit voyages qu'il a effectués aujourd'hui avec ces longues minutes de stationnaire précis ont requis suffisamment de son attention pour qu'il ait envie de se détendre dans la vallée. Les quatre techniciens étaient dans cet état de fatigue euphorique que procure le travail accompli, ils ne pensaient qu'à redescendre, prendre un peu de repos, retrouver leur foyer. De mon côté, je n'aurais pas apprécié outre mesure de devoir leur offrir l'hospitalité et peut-être l'ont-ils senti. Ce qui est sans importance.

J'ai confié au pilote l'ultime paiement (en espèces) qui met un terme à mon projet qui n'en est plus un, puisqu'ils m'ont aidé à le réaliser.

Ils n'auront pas à revenir pour raccorder les panneaux photovoltaïques aux batteries, je le ferai moi-même, pour l'ensemble de la structure et pour le module sanitaire installé quelque dizaine de mètres plus bas.

Quand le bruit de l'hélicoptère a été absorbé par la distance, j'ai senti l'épaisseur de l'air et j'ai pu voir le tube de vie dans lequel je vais désormais m'abriter et passer mes jours, si ce n'est mes journées.

Il est à demi appuyé, à demi suspendu à un éperon granitique. On dirait le fuselage d'un avion posé en équilibre entre le vide et la pierre. Mais je sais qu'il est solidement arrimé à son rail d'acier, lui-même fixé et boulonné sur deux mètres d'épaisseur de roche forée.

C'est mon tonneau. Le tonneau dans lequel je vais vivre, dont la coque est faite d'un assemblage de résine, de fibre de verre et de PVC haute densité. Une porte, trois hublots latéraux et l'œil-de-bœuf panoramique qui donne sur le vide vers la vallée, sont les cinq ouvertures qui me permettront d'observer et de respirer le monde extérieur quand je serai dedans. Ensevelie sous la neige, inondée de lumière, lessivée par la pluie, asphyxiée de brouillard. Le reste de la structure est tapissé d'un isolant thermoréfléchissant qui me renverra ma propre chaleur. Combinée à celle que développeront dès demain les batteries reliées aux panneaux photovoltaïques, elle suffira à maintenir une température de vingt à vingt et un degrés constants.

Selon mes calculs, en admettant que je puisse déneiger quotidiennement un tiers de la surface des panneaux, je pourrais tenir un hiver de six mois à une moyenne de moins quarante degrés. Ce qui est largement au-dessus des normes de la région à cette altitude.

La plaque de cuisson est conçue pour fonctionner de deux à trois heures par jour. Couplée au dispositif qui permet de fondre et de traiter la neige, elle consommera vingt à vingt-cinq pour cent de l'énergie produite. Tous les éclairages sont des LED intégrés à la paroi. Une batterie est dédiée à la recharge d'un ordinateur ou d'un téléphone cellulaire.

En cas d'urgence.

J'ai dessiné la bibliothèque, la couchette, les assises et la table. Ces éléments sont partie prenante de la structure. La table peut se rabattre et glisser dans un rail sur toute la longueur de la pièce. Les assises latérales, situées de part et d'autre de l'œil-de-bœuf, sont amovibles. La couchette est fixe. La bibliothèque également, en partie. Un cube indépendant de soixante-dix centimètres de hauteur peut faire office de table basse ou de siège, il contient un coussin rond bourré de kapok et un tapis de huit millimètres d'épaisseur. Deux placards intégrés sont destinés aux vêtements, la vaisselle est contenue sous l'évier. La carabine et les munitions sont sur le rayonnage au-dessus de la porte. Les skis se remettent en entrant dans le coffre vertical au-dessus d'un compartiment prévu pour contenir

trois paires de chaussures. Un stand recevra mon violoncelle quand j'aurai renvoyé son étui rigide dans la vallée. Il est en bois de hêtre comme l'arrêt de pique. Il s'harmonise avec l'habillage de chêne plaqué, ignifugé et hydrofugé, des parois internes et du mobilier encastré. Les portes comme dans un bateau, il faut lever le pied pour les passer.

C'est une belle planque.

Aujourd'hui a eu lieu la dernière rotation nécessaire à mon installation.

J'ai commencé à remplir mes cahiers.

Je suis en cours d'entraînement, je m'entraîne. Je dois m'occuper, définir et traiter plusieurs points de névralgies.

Je dois savoir si la détresse est une situation, un état du corps ou un état de l'esprit.

On peut être accroché à une paroi à trois mille quatre cents mètres d'altitude en plein orage nocturne sans être en détresse. On peut aussi sous le même orage nocturne se sentir au chaud au fond de son lit au cœur de la détresse. On peut avoir soif, être fatigué, blessé sans être en détresse.

Il suffit de savoir que la boisson, la nourriture, le repos, le secours sont à portée de main. Qu'on peut les atteindre. Plutôt facilement.

L'effort n'est pas la détresse mais il y est souvent lié.

Il suffit d'alimenter un alpiniste coincé depuis deux jours sur une vire sans eau ni nourriture à la limite de l'hypothermie pour que disparaisse la détresse.

Le corps recouvre ses forces, l'esprit reprend courage, l'environnement n'est plus un obstacle. Ni un cercueil, ni une menace.

De la même façon, il suffirait de le déplacer (le descendre de la vire en hélicoptère) pour que disparaisse la détresse. Bien avant qu'il soit réhydraté et nourri.

Comme il suffirait d'une parole capable de changer ses représentations mentales – du passé, du présent, de l'avenir immédiat, de sa place dans le monde – pour que disparaisse la détresse.

La seule limite est la mort.

On pourrait dire aussi : l'esprit recouvre ses forces, le corps reprend courage, l'environnement n'est plus un obstacle. Ni une impasse, ni un ennemi.

Et pourtant la situation géographique peut être à elle seule une occasion de détresse.

On peut être en pleine possession de ses moyens physiques, avoir des représentations positives accroché à une paroi à trois mille quatre cents mètres d'altitude, et risquer d'être foudroyé à tout moment parce que l'orage nocturne a décidé de se déchaîner précisément contre le bout de roche auquel on se tient. On peut être en danger sans être en détresse. Dans quelles conditions ? Lorsqu'on maîtrise le danger, lorsqu'on a mesuré les risques qu'on a pris ? Nous ne pouvons

pas maîtriser la foudre ni décider de l'endroit où elle frappera dans les secondes qui viennent, mais nous ne sommes pas en détresse tant que nous ne remettons pas en question les décisions et les actions qui nous ont menées à ce moment-là, de grand danger. Le regret engendre la détresse. « Je n'aurais pas dû » est le début et le fond de la détresse. Le conditionnel tout entier, ce temps révolu qui n'est même pas le passé est le fondement et peut-être le créateur de la détresse. L'occasion qu'elle s'installe.

Il faudrait voir ce que cette forme grammaticale entretient comme relations avec la culpabilité et comment. Un mode verbal peut affecter la production de glucocorticoïdes. Et jouer sur notre humeur.

Le conditionnel introduit une illusion d'avenir à l'intérieur du passé. Il ouvre une brèche, un éventail de fantômes dans la nécessité des faits irréversibles, qui ont déjà eu lieu. Il n'y aurait pas de détresse sans le conditionnel. La faim, l'épuisement, la douleur et la mort si ça se trouve, mais pas de détresse.

Ou je me trompe ?

Les journaux avaient déjà publié de brefs articles sur l'achat de ce territoire dont personne ne s'était soucié de savoir à qui il appartenait puisqu'il ne produisait rien, ni en termes de biens ni en termes de services,



jusqu'à ce que la transaction ait lieu, que l'acte de propriété soit établi à mon nom et que l'ancien propriétaire ne le divulgue. Des journalistes locaux avaient alors fait des recherches (très incomplètes) ainsi que des hypothèses sur le destin que j'étais censée réserver à cet îlot de deux cents hectares de roche, de bois et de prés au cœur d'un massif montagneux de vingt-trois kilomètres carrés. Des coupes à blanc, des forages, un hôtel de luxe, un laboratoire vert étaient sortis de leur imagination, ce qui suffisait à disqualifier ces projets. Faute de pistes et de renseignements vraisemblables, l'intérêt des rédacteurs en chef et des lecteurs avait rapidement baissé au fil des semaines. Jusqu'à ce que leur parvienne le bruit d'un chantier inhabituel.

L'entreprise à laquelle je m'étais adressée pour la construction de mon habitacle ne pouvait pas se passer d'une publicité de cette envergure et avait fait circuler, avec mon accord, des plans succincts de ce qu'on allait très vite appeler « l'ovni ». Toutes les précautions légales ayant été prises bien en amont, personne – aucune association de défense de l'environnement, aucune autorité locale, aucune personne réelle ou morale, aucun Etat – ne fut donc en mesure de ralentir les travaux ni d'en empêcher la mise en place. J'ai fait moi-même les images de l'hélicoptage et du montage des modules. J'en ai sélectionné quelques-unes ainsi qu'un film HD de trois minutes, monté et sonorisé, que j'ai mis à disposition de l'entreprise pour

leur communication externe. Les journaux ont mis alors un point d'interrogation à leurs titres : « la taxe sur la pollution visuelle va-t-elle enfin s'imposer ? », « maison autonome et hélicoptage, une contradiction écologique ? », « architecture et argent, le cocktail infernal ? ».

Je ne suis pas millionnaire. Je ne m'en soucie pas. La forme de la question n'est supportable que lorsqu'on se l'applique à soi-même. Tous les matins, il faut se souvenir qu'on rencontrera un ingrat, un envieux, un imbécile – tant qu'on est en position de croiser un homme.

Tous les matins, il faut se demander : qui suis-je ? Un corps ? Une fortune ? Une réputation ? Rien de tout cela. Qu'ai-je négligé qui conduit au bonheur ?

Je ne suis pas montée, je suis descendue vers le lac. Par la voie normale, c'est-à-dire en suivant le sillon rocheux de six cents mètres qui rejoint la pelouse par la transversale. J'installerai bientôt une corde fixe pour varier les approches. Plus il y a de chemins pour partir et pour rentrer chez soi, mieux ça vaut.

Passé les derniers blocs, la pelouse alpine déroule sa pente, lisse et régulière jusqu'aux abords des pins où elle rencontre des landines rases et des landes fraîches tapissées de rhododendrons. J'ai tour à tour côtoyé

et suivi de l'œil le torrent pour le rejoindre à son embouchure sur la gravière qui borde ce côté du lac. L'eau glaciale, transparente, laisse voir les truites qui maraudent entre les pierres. Un gros tronc gris passe par-dessus le déversoir du torrent qui bouillonne en se jetant dans l'eau plane du chaudron. Il est suffisamment large pour qu'on puisse s'y asseoir avec une ligne et une boîte de teignes en restant discrètement à couvert. Les poissons affectionnent les arrivées d'eau qui leur procurent une nourriture plus variée que celle des fonds, je reviendrai. Sur la rive gauche, la gravière se poursuit sur une centaine de mètres, bordée d'un côté par la lame coupante de l'eau et de l'autre, par le sous-bois de pins dont le sol craque et bruit sous les pas. Puis brusquement, elle grimpe aux flancs du cirque et se perd dans les rochers.

Marcher dans ces blocs instables, ni assez gros pour présenter un appui, ni assez petits pour se laisser oublier, est assez éprouvant. J'ai néanmoins fait le tour de l'arène et pris la mesure de ce premier verrou qui clôt d'une certaine façon mon espace d'en bas, ma retraite. Le vent qui vient de la vallée est fort et très froid mais il s'efface dès qu'on passe sous les pins.

En remontant, le torrent à main droite, je suis tombée sur une cavité alimentée par un filet d'eau enfoncé dans une gorge de vingt centimètres. Le cresson l'envahit et forme un tapis si dense qu'on ne voit pas la surface de l'eau. J'ai arraché quelques brassées et

sondé le fond afin de me rendre compte des proportions de la vasque. Elle est parfaite. Il suffira de deux ou trois heures d'effort pour en faire un bassin de garde idéal. La pêche n'étant pas une science exacte, cette cage aquatique me garantira une réserve de protéines disponibles à tout moment. Il faudra calculer la largeur du goulet d'étranglement sur celle de mon épuisette. J'ai planté un bâton écorcé sur deux mètres pour repérer l'endroit et j'ai coupé pour retrouver la sente qui remonte vers la pelouse que ma base surplombe.

J'ai vu de très loin les motifs de peinture rouge qui signalent la présence de mon refuge, ainsi que le reflet de son œil-de-bœuf. Un éclat de cristal dans un désert de pierres grises.

Sous le ventre du fuselage, j'ai décidé de faire un détour assez long en suivant la barre rocheuse sur la gauche. Sans pousser suffisamment loin néanmoins pour trouver un passage ou une fissure facile qui pourrait m'ouvrir un troisième chemin vers mon refuge.

Marcher sur un sentier de plaine est à la portée de tous ceux qui peuvent se servir de leurs jambes. Marcher sur un sentier de montagne ne l'est pas moins. Jusqu'à la cotation T2 où le risque de chute n'est que possible, et non pas réel, n'importe quel individu valide peut progresser sur un chemin de montagne.

Les cotations suivantes sont plus exigeantes, la trace est parfois manquante, il y a des pentes herbeuses, souvent exposées, délicates, mêlées de rochers. Il faut mettre les mains. Il y a des névés faciles, moins faciles, des glaciers, des glaciers difficiles. La trace se perd sur presque tout le parcours, le terrain est très souvent exposé, exigeant, très exigeant, il y a des passages d'escalade jusqu'au deuxième degré (peu difficile).

Qu'est-ce qui fait qu'un pas se déroule avec plus ou moins de sûreté ? La longueur du chemin ? Sa pente, son inclinaison latérale ?

Que se passe-t-il quand je suis une trace et que tout à coup, il faut passer un pas, équivalent à tous ceux que j'ai faits jusque-là, mais au-dessus du vide parce que le chemin à cet endroit s'est effondré sur la longueur de ce pas ? Le chemin est-il devenu plus technique ? Un risque est-il apparu ? Si le chemin est exposé depuis le début du parcours, s'il s'accroche par exemple à une forte déclivité sur quinze centimètres de largeur, et que depuis le début une chute serait l'occasion d'un accident grave ou mortel, ce pas au-dessus du vide est-il un risque supplémentaire ? Alors qu'il ne présente aucune difficulté technique en lui-même ? Pourquoi la confiance dans le bon déroulé de mon pas est-elle subitement fragile ? Cette difficulté n'est pas physique, elle n'est pas de l'ordre de l'acte mais de l'ordre de la représentation. C'est une difficulté d'état d'esprit. Les montagnards répondent :

il ne faut pas s'attarder. Ni s'arrêter ni se précipiter. Il faut soigneusement passer vite. Si je m'affole, je ne pourrai rien faire soigneusement et je me mettrai alors en danger.

Est-ce que s'affoler, ne plus rien maîtriser – ni ses sensations, ni ses pensées, ni ses actions – c'est refuser le risque ? Refuser de le courir, de le prendre mais aussi refuser qu'il comporte une part de calcul (un aspect prévisible) et le jeter dans la pente du côté du danger. Paniquer c'est se choisir un maître.

[...]